

Le dialogue enfoui

Renverse du souffle, de Paul Celan, Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 176 p.

Le Méridien et autres proses, de Paul Celan, Traduit de l'allemand par Jean Launay, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 117 p.

Karine Drolet

Numéro 195, mars-avril 2004

Fidélité à plus d'un : Derrida, Celan, Brenner, Cixous, Blanchot

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19451ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Drolet, K. (2004). Le dialogue enfoui / *Renverse du souffle*, de Paul Celan, Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 176 p. / *Le Méridien et autres proses*, de Paul Celan, Traduit de l'allemand par Jean Launay, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 117 p. *Spirale*, (195), 15-16.

LE DIALOGUE ENFOUI

RENVERSE DU SOUFFLE de Paul Celan

Traduit de l'allemand par Jean-Pierre Lefebvre, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 176 p.

LE MÉRIDIDIEN ET AUTRES PROSES de Paul Celan

Traduit de l'allemand par Jean Launay, Seuil, « La Librairie du XXI^e siècle », 117 p.

... le poème laisse parler aussi ce que l'Autre a de plus proprement sien : son temps.

— PAUL CELAN

« N IEMAND / zeugt für den / Zeugen » : « Personne / témoigne pour le / témoin » — et non, tel que nous y ont habitués les traductions, jusqu'à celle-ci, la plus récente : « Personne / ne témoigne pour le / témoin ». » Pourquoi cette erreur ? Pourquoi ce glissement répété, et donc parlant, de l'un à l'autre, d'un Personne dont l'apport — fût-il de néant — est d'une importance extrême (puisque la voix, la parole en dépend) à ce Personne nié, évacué et si totalement annulé que seul le silence peut en découler — silence pesant, parce que privatif, lourd de conséquences et parfaitement ignorant de la *Renverse du souffle*, de l'*Atemwende* dont, pourtant, nous vivons ? Sommes-nous encore à ce point engoncés dans la seule pensée de l'Être que l'idée — mais est-ce une idée, n'est-ce pas plutôt une voix, une inspiration... — d'un Personne qui ne serait ni positif (ni Dieu), ni négatif (pas rien), mais amplement et furieusement excessif, c'est-à-dire créatif, incessant, comme l'est le *nihil* quand nous cessons de le craindre, comme l'est la mort quand nous supportons, enfin, qu'elle nous précède pour mieux mettre en œuvre nos

voix et nos vies ; que l'idée, donc, d'un Personne qui, sans être, pourtant ne serait pas rien, mais cet « entre » être et ne pas être qui, de toutes parts, fissurerait jusqu'à l'éclatement nos repères et catégories, nos lieux et nos temps, ce « toi » et ce « moi », nous paraît proprement aberrante, injustifiée et délirante ? Sommes-nous incapables de traduire Paul Celan non tant en raison de ce qu'il fait subir à la langue, que nous ne saurions rendre, qu'en raison de ce qu'il accepte lui-même de subir, que nous ne pouvons tolérer : ce « repose-toi dans tes blessures » — et non de tes blessures —, cet excès ou cette débauche d'amour de qui, sans acte de foi mais non sans espérance, non sans cette attente qui n'attend rien, tient « debout-pour-personne-et-pour-rien », tout entier plongé, immergé dans la douleur qui coupe le souffle, nous laissant celui d'avant, ce souffle propre, distinctif et personnel, l'air un peu bête qui fait le style, lui donnant celui d'après, le souffle haletant et harcelé, le souffle donné à qui se donne, à qui tend l'oreille et puis la voix non pas à toi, non pas à moi, mais à Personne : au mort ou au cadavre qui, sans être, n'est pas rien...

L'image celanienne ne se traduit peut-être pas, elle qui n'existe peut-être pas, parce que la vérité, désormais, est un vacarme (« *Ein Dröhnen : es ist / die Wahrheit selbst* »), que toujours nous cachent des métaphores en bourrasques

qui, plutôt que d'avoir le courage — comme elles l'ont ici, dans le poème —, la force d'être elles-mêmes, c'est-à-dire éthiques, c'est-à-dire esthétiques : passage elle qui précède jusqu'aux lieux d'où passer, ont la faiblesse de nos peurs et la fadeur de ce monde. L'image celanienne ne se traduit peut-être pas, elle qui n'existe peut-être pas, et ce non en raison d'un interdit, d'une loi, d'un vague « tu ne façonneras pas d'image de ton dieu », mais en raison de l'épreuve, maintes fois renouvelée, d'un dialogue encore inouï quoique premier : Paul Celan sait qu'aux abords de la bouche des morts, les miroirs ne recherchent plus l'image, mais le souffle, mais cette étrange et si profonde interlocution où « l'inter », « l'entre » ou le cadavre précède et crée le locuteur que l'on est, que l'on devient, parlant ensuite, après seulement, *seulement* et pourtant toujours déjà « avec », avec, en notre voix, le souffle de ce (lui) qui nous la donna, de ce (lui) qui nous la donne et redonne encore — car nul mort ne s'enterre, ne se relègue en un passé, en un hier, car tout cadavre ne gît que pour mieux resurgir, que pour mieux nous donner à vivre et revivre cet autre temps, arraché à l'histoire, ce temps non pas de l'autre, mais de « l'entre » : l'incessance du témoignage, ce dire et redire qui balbutie sans pourtant arriver à dire.



Frédéric Brenner, *Chaikhana*, maison de thé, Krasnaia Sloboda, Kuba, Azerbaïdjan, URSS, 1990.

Entre-temps

Car il n'a pas encore eu lieu, le témoignage, qui, « tout au fond / de la crevasse des temps », nous attend et veille dans l'espoir que quelqu'un vienne, que quelqu'un enfin s'arrache à l'époque et à l'écoulement des heures pour connaître ce temps, qui ne nous appartient pas, qui n'est pas celui de l'histoire, qui se narre, ni celui du souvenir, qui se retrouve, qui n'est pas le temps de ce qui, un jour, fut aussi présent et qui, aujourd'hui, se grave et se commémore pour mieux s'oublier. Le témoignage attend... « Tout au fond / de la crevasse des temps », il attend qu'à notre tour, peut-être, nous devenions la proie de la patience, du temps qui passionne, qui libère et pourtant livre, et pourtant rend à l'inconnu, à ce (lui) qui n'est pas de ce monde et qui encore appelle, et qui toujours mène, qui toujours pousse nos voix vers l'à-venir — non vers le passé ni même vers le futur —, vers l'à-venir, qui ne tolère aucun présent et qui, dès lors, voue au bégaïement, à soi comme à ce qui n'est pas encore, autant dire : à la parole. Le témoignage attend... « Tout au fond / de la crevasse des temps », il attend qu'à notre tour, peut-être, un à un nous descendions le rejoindre pour enfin traduire Celan, enfin plier notre pensée à notre langue, notre langue à notre souffle puis notre souffle au temps de « l'entre », de la crevasse ou de la faille qui, lentement, ébrèche jusqu'à effondrement le temps de l'Être, de l'histoire et du sujet — de la crevasse ou de la faille que sont, en nos vies, les morts inassignables et indicibles, pourtant préférables, car (ce) qui excède et transcende le dit toujours déjà se redit, s'ébruite en silence dans le geste même du (re)dire (ou plutôt : car il n'est d'autre transcendant que la parole en tant que telle, que la parole en tant que parole, dans laquelle s'entend, de manière inouïe, c'est-à-dire sous la forme du temps propre à la parole (un dire et redire perpétuel), ce(lui) qui, sans être, jamais ne cesse d'advenir, ce(lui) qui, irréductible tant au fait qu'au dit, tant au passé qu'à l'objectivité — car comment pourrions-nous parler de (ce) qui parle encore, bruissant en notre propre voix, ou plutôt, comme notre propre voix, qui dès lors est impropre... —, jamais n'a de cesse).

« Vidé / de son air, / le poumon » fleurit. « Embalbutiée de vrai », la bouche germe et dialogue, qui n'a nul besoin de nous, de notre si pure et si mondaine intersubjectivité pour connaître l'entretien, pour éprouver l'interlocution : le retournement d'un souffle expiré (à peine une buée) en un cri balbutié; d'un souffle rendu en un souffle recommencé, ou plutôt, recommençant, encore et encore aux prises avec la douleur, avec l'élanement, le ré-élanement de tout, du monde et même de soi à partir de la seule gorge, du seul cri; d'un souffle qui, à l'instant, se meurt, qui, désormais, est mort et pourtant à l'œuvre en un souffle parfaitement désœuvré, qui n'a rien à dire parce que tout à assumer : l'ampleur affolante d'une solitude qui soudain ne peut se rompre, parce qu'elle n'est pas, n'est plus la solitude de quelqu'un, de quiconque, mais la solitude de ce(lui) qui nous précède, ce reste ou ce « résidu chantable », ce mort

ou ce Personne qui témoigne en nous donnant voix — sans pour cela se donner à dire.

Sommes-nous incapables de traduire Paul Celan parce que nous sommes, tout simplement, trop craintifs pour passer de l'intersubjectivité à l'interlocution — qui nous déborde amplement, qui nous précède et que nous préférons taxer de mythe, de fable de l'inspiration, quand il s'agirait seulement de tenter, une fois, de dire la parole qui nous devance, de dire la parole pour nous entretenir...; sommes-nous, donc, incapables de traduire Paul Celan parce que nous sommes, tout simplement, trop craintifs pour passer de la parole échangée, qui nous exprime (et que donc nous précédons, nous maîtrisons), à la parole impropre et immonde, qui précède et crée tant le sujet que le monde, à la parole : « don essentiel d'humanité que nous lègue l'autre : la victime et en général tout homme à l'article de la mort » (Gérard Bucher) ? Sommes-nous incapables de tolérer que plus la parole s'achemine vers la parole (plus elle nous semble abstraite, sérieusement balbutiante), plus « l'étreinte impure » dont parlait Kafka — l'étreinte de l'impur, l'accueil immodéré de ce(lui) qui, une fois accueilli, nous plonge dans les affres du re-jet perpétuel —, se ressent ? Car la parole qui follement se préoccupe d'elle-même, qui passionnément fait retour en vue de se mettre en lumière, de porter au jour le mystère de sa propre manifestation, ne met, précisément, rien au jour, se dérobe au spectacle et aux regards de tous pour soudain donner à entendre, en ce battement d'elle-même, donner à ressentir (comme un vague pressentiment) ce que le manque ou le défaut d'objet ou de sujet signifie : un excès d'interlocution, d'altérité inassignable — et cela, cette longue échappée du monde, cette percée hors de nous, qui prétend dialoguer (mais avec qui ? avec quoi ? sans vis-à-vis ni réponse ?) nous effraie au point de nous paraître absurde : pure et simple folie. Et pourtant le bégaïement, cette parole qui reste parole, qui ne parvient pas même au thème, qui nous fait rire ou nous rend impatient, toujours nous laisse un certain malaise — malaise éprouvé face à qui, sans s'adresser à nous, pourtant dialogue ou déambule « vers les dialogues / de neige », vers les dialogues encore inouïs quoique premiers : la poésie, « ce qui à la lettre parle-à-mort »...

Deine Frage – deine Antwort.
Dein Gesang, was weiß er ?

Tiefenschnee,
Iefimnee,
I-i-e.

Ta question – ta réponse.
Ton chant, qu'est-ce qu'il sait ?

Dans la neige, enfoui,
Eige-en-oui,
Ê-e-i.

Post-scriptum

Saurons-nous un jour « traduire du lu à vif » ?

Saurons-nous cesser d'approcher Paul Celan en ses livres seulement, pour l'approcher en nos vies (et non, tel que nous savons si bien le faire, par la sienne, répétant, de publication en publication, que l'homme fut interné, c'est-à-dire que nous ne sûmes pas même lui laisser le peu de chez-soi qu'il avait trouvé : dehors, dans « la multitude pétrée ») ?

Saurons-nous un jour « traduire du lu à vif » ?

Saurons-nous ne rien savoir, que le « stehen » intraduisible mais atteignable, le « se tenir debout » auprès de Personne, qui, seul, rejoue l'accord entre l'entente (le *verstehen*) et l'attente ou l'espérance, entre la pensée et l'action de grâce : « Denken (penser) et Danken (remercier) sont dans notre langue des mots d'une seule et même origine », écrivait-il...

Et dans la nôtre ?

Et dans la mienne ?

Saurons-nous un jour « traduire du lu à vif » ?

Saurons-nous éprouver ce temps de la cordialité profonde, celui du battement de cœur qui expire pour insuffler, du poème risqué et solitaire, « seul et en chemin » qui, se faisant sans relâche revenir « de son déjà-plus dans son toujours-encore », cherche la rencontre et atteint son secret : la rencontre n'aura pas lieu, parce qu'elle a, toujours déjà, eu lieu pour que le poème soit, pour que la voix naisse du « vide hospitalier » et que toute parole qui reste parole soit déjà, et à elle seule, dialogue : déjà traversée (*dia*) de tout le *logos*, pensée parvenue à son terme, à sa limite et dès lors redevenue parole, parole « pour-personne-et-pour-rien », prière ou remerciement...

« Mesdames et Messieurs, je suis à la fin — je suis de nouveau au commencement. » « Ce fut un cercle », un méridien ou une renverse de souffle. Ce fut témoigner : ne plus vivre seulement de cette parole réciproque, de vous à moi échangée, ni de cette parole attendue, qui, trouvant soudain le lieu et la formule, nous aurait comblés, fait présents, mais de cette parole invivable et incessante, qui fait retour et se décale — à peine et pourtant juste assez pour que le retour ne rende pas immobile, ne maintienne pas en répétant, sans pour cela rendre mobile, apte à la ligne ou à l'histoire, mais enfin bel et bien motile, aussi motile que ce(lui) qui brûle...

« Die Dichtung, meine Damen und Herren — : diese Unendlichsprechung von lauter Sterblichkeit und Umsonst! » « La poésie, Mesdames et Messieurs — : cette parole qui recueille l'infini là où n'arrive que du mortel et du pour rien ! » Cette parole cordiale : battante...

KARINE DROLET

1. À noter que le passage de l'allemand « Niemand zeugt » au français « Personne ne témoigne » peut être juste, mais non le passage de la langue celanienne à la langue française, car depuis *La Rose de Personne*, Paul Celan donne à entendre le « Niemand » allemand avec toute l'ambiguïté du « Personne » français.

2. L'expression « apport du néant » est ici empruntée à Peter Sloterdijk, *L'Heure du crime et le temps de l'œuvre d'art*, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Paris, Calmann-Lévy, « Petite Bibliothèque des idées », 2000.